

LA STRATÉGIE DANS TOUS SES ÉTATS

On ne s'est pas posé beaucoup de questions morales ou humanitaires lorsqu'on décida de bombarder et incendier les grandes villes allemandes à partir de 1944 ; on n'eut pas plus d'états d'âme lors de la frappe atomique d'Hiroshima redoublée à Nagasaki en août 1945. La guerre était cruelle, et tout y était permis : la preuve ! Les soldats obéissaient aux ordres, et ceux qui les donnaient ne faisaient que leur devoir : rechercher la victoire par la défaite de l'ennemi, défaite qui, compte tenu des extrémités atteintes, passait par la destruction de l'autre. La guerre était une question de « vie ou de mort » ; considérée comme juste, elle justifiait qu'on y emploie des moyens proportionnés au but et jugés nécessaires : le bombardement des villes anglaises en 1940 légitimait en quelque sorte la réciprocité sur les villes allemandes quatre ans plus tard, même si cette action n'avait pas de justification stratégique. C'était alors la règle du talion : œil pour œil, dent pour dent. Si tout un chacun pouvait à bon droit le déplorer, en réalité personne ne s'en offusquait !

Moins de quinze ans plus tard, en Algérie en particulier, les règles du jeu avaient radicalement changé : le tribunal de Nuremberg, la charte des Nations unies, l'avènement d'instances juridictionnelles en même temps que la montée en puissance des médias et des opinions publiques, l'influence des « intellectuels », avaient érigé un certain nombre de barrières en tabous. Après les horreurs de la barbarie, le monde dit civilisé tentait un retour sinon à une morale internationale du moins à plus d'humanité et de compassion. Le déchaînement du terrorisme après septembre 2001 a provoqué une nouvelle interrogation : comment faire la guerre aux terroristes qui, par nature, n'ont aucun tabou, en s'interdisant d'employer certaines méthodes de contrôle, d'interrogatoire, de détention, de répression ? Si tout est permis à l'un et

si plus rien n'est toléré chez l'autre, alors l'incertitude du conflit n'a plus cours. Toute guerre est perdue d'avance ! Or, dans ce domaine de la guerre plus encore que dans les autres, la fin est indissociable des moyens. Si personne ne veut se salir les mains, si l'angélisme prévaut, l'idée même de la guerre doit être abandonnée. Mais, dans cette hypothèse, encore faut-il avoir les moyens de faire respecter une si généreuse idée, mission que le Conseil de sécurité de l'ONU, pour des raisons évidentes, peine à traduire dans la réalité. Et, si l'on y parvenait un jour malgré tout, par quel exercice nouveau remplacerait-on la manifestation sans doute inévitable de la violence des Etats et des sociétés ? La question reste ouverte, mais aujourd'hui il y a encore loin de la coupe aux lèvres.

Cette dialectique de la fin et des moyens, qui était le fondement même de la stratégie, non seulement dans la guerre mais également dans tous les domaines des activités humaines, est partout battue en brèche, mais pour des raisons inverses de celles qui prévalent pour l'action guerrière. Pour celle-ci, l'abus des moyens a provoqué la délégitimation des objectifs et ruiné les fins assignées à la guerre. Pour les autres domaines de l'action, c'est au contraire l'absence de buts qui rend absurde et vain l'emploi de moyens. En réalité, ces deux phénomènes sont liés : la délégitimation de la guerre par l'excès des moyens employés a entraîné celle des idéologies qu'elle cherchait à promouvoir : les totalitarismes se sont effondrés avec leur défaite, comme le firent les divers empires européens pendant ou après le premier conflit mondial. Depuis ce que Fukuyama a appelé « la fin de l'histoire », le monde n'ayant plus d'antagonisme déclaré semble déboussolé et sans but. Et, envers du décor, faute de finalités, les moyens ont concentré toutes les énergies et sont devenus l'alpha et l'oméga des actions humaines. Mais revenons au premier point, celui qui a entraîné l'échec de la stratégie des fins.

L'abandon des idéaux ou l'échec de la stratégie des fins

Peut-être pour la première fois de son histoire, l'humanité n'a plus d'espérance. Non seulement le monde est désenchanté, au sens où l'entend Marcel Gauchet, mais il semble bien qu'aucune de nos sociétés n'ait plus de « projet ». En termes sociaux et économiques, cela se

traduit par le phénomène de crise, dont la manifestation financière ne laisse apparaître que la face émergée de l'iceberg. En réalité, « la crise » n'est rien d'autre que l'état instable d'une société sans but ; celle-ci, faute de boussole, se met à tourner sur elle-même comme une toupie, incapable d'avancer dans une direction ou une autre, soumise aux vents des priorités multiples du moment, aux risques de l'engagement, aux influences, aux circonstances...

Les Etats occidentaux - et la France au premier rang d'entre eux - ont exercé pendant des siècles une « stratégie des fins », celle-ci n'étant que la mise en œuvre du « projet national ». Pour des raisons historiques, ils ont dû atteindre leurs objectifs par la confrontation avec leurs voisins, la guerre ayant été alors leur mode d'expression habituel sinon favori pour *arriver à leurs fins*. En réunissant dans son célèbre adage les trois termes : politique, guerre, moyens, Clausewitz ne fait que mettre en lumière la primauté des fins et l'entière subordination des moyens à celles-ci. Tant qu'on parle d'unité nationale, et donc d'équilibre régional comme le fit le Congrès de Vienne en 1815, cette stratégie, aussi coûteuse fut-elle sur les plans humain et économique, a été parfaitement justifiée et réalisable. Encore que cette idée d'unité nationale fut sujette à interprétation, comme le firent Napoléon III qui revendiquait pour la France la rive gauche du Rhin, et Bismarck qui voulait réunir la « nation germanique » : les deux guerres mondiales puisèrent leur source dans ces visions également excessives. Mais là où la stratégie des fins devient impraticable, c'est lorsqu'elle se fixe des objectifs hors d'atteinte, des « idéaux » comme « la liberté du monde », les démocraties dites populaires ou la guerre au terrorisme. Faire la guerre pour des idées aboutit le plus souvent à trahir ces mêmes idées ou à les perdre chemin faisant ; l'expérience montre qu'elle conduit au désastre.

La stratégie des fins, c'est-à-dire la priorité donnée aux buts, n'est praticable qu'à deux conditions : se traduire par des objectifs raisonnables et donc limités, territoriaux s'agissant de la guerre ; être cohérente avec les moyens disponibles et ne pas risquer, pour un gain hypothétique, de saigner à blanc la société. Aussi grand stratège et politique fut-il, Frédéric II, tout au long d'un règne de quarante six ans (1740 – 1786), sut se contenter d'agrandir la Prusse de la seule Silésie qu'il finit par arracher à l'Autriche, amorce d'un mouvement d'unité de

la nation allemande que ses lointains successeurs ne surent pas tous contenir dans des limites acceptables pour leurs voisins.

A ces dérapages nationalistes s'agglomérèrent très vite les idéologies totalitaires qui ravagèrent les continents européen et asiatique au XX^e siècle. Prétendre vouloir faire le bonheur de l'humanité par la terreur finit par faire perdre aux hommes le goût et l'idée même du bonheur. Ce sont les totalitarismes qui, les premiers, ont désenchanté le monde. Après un bon demi-siècle de massacres, après Staline, Hitler et Mao, nous avons appris à nous méfier des idéologies et à ne plus croire « aux lendemains qui chantent ». L'humanité a échangé un avenir radieux mais fumeux contre un présent moins prometteur mais plus concret. Ce qu'on ne parvenait pas à atteindre par la force des idées et le volontarisme politique, on l'obtiendrait autrement, par la seule « mise en œuvre des moyens », l'utilisation des ressources humaines, financières, techniques au service non plus du bonheur mais du « bien-être ».

L'épuisement des ressources ou l'impasse de la stratégie des moyens

La fin de la seconde guerre mondiale marque le changement d'époque et le passage en bloc des nations dominantes à une stratégie concertée des moyens : face aux idéologies totalitaires, le monde libéral vaincrait non par la force supérieure des idées mais par la puissance des moyens : techniques, militaires mais surtout économiques.

Le virage avait été pris presque un siècle plus tôt avec la seconde révolution industrielle, la découverte de l'électricité, les progrès de la physique et de la chimie. Claude Allègre explique cela fort bien dans la première partie de son dernier livre - *La Science est le défi du XXI^e siècle*, Plon, 2009 -, où il montre comment on est passé, au milieu du XIX^e siècle, d'une conception de la matière brute et utilisable telle quelle à une matière composée d'atomes et de cellules, donc décomposable, et qui avait en elle-même sa propre finalité. La matière, qu'elle soit inerte ou vivante, n'était pas seulement un outil mais une grande partie de la solution aux problèmes et aux besoins de l'humanité. Là où le bonheur des peuples était revendiqué et proclamé par le politique, le « technicien », qu'il soit physicien, chimiste ou biologiste, répondait par des démonstrations et des réalisations ; le bien-être sinon

le bonheur était à portée de main par le progrès technique et par l'économie. Une véritable stratégie des moyens monta ainsi en puissance au début du XX^e siècle, se renforça considérablement - malgré la crise de 1929 - pendant les deux guerres mondiales et triompha en 1945 grâce à la supériorité des forces industrielles.

Cette victoire de la stratégie des moyens sur la stratégie des fins se consolida tout au long de la guerre froide et fut la caractéristique principale de l'époque moderne. Certes, il y eut les contre-exemples des guerres de décolonisation et du Vietnam où les puissances furent vaincues « par d'autres moyens », prédisant en quelque sorte le désarroi stratégique de notre époque, traduit en particulier par le concept trompeur d'asymétrie. L'échec de l'Union soviétique comme celui de la révolution culturelle maoïste sont la preuve de la supériorité d'une stratégie fondée sur les ressources et les techniques, lorsque les finalités sont incohérentes avec celles-ci ou tout simplement incapables de les mettre à la disposition du bonheur humain, qui est pourtant leur slogan affiché et leur objectif officiel.

Mais cette stratégie, on le voit aujourd'hui, contient en elle-même ses propres limites. Elle est d'une incomparable efficacité dans le rapport de forces et dans le développement économique - comme elle l'a prouvé ces cinquante dernières années - qui sont l'un et l'autre fondés sur la démultiplication puis la croissance infinie des moyens ; la stratégie des moyens nourrit elle-même son propre développement, la question des finalités qui lui sont extérieures ne l'intéressant pas, trop absorbée qu'elle est par sa logique interne. En revanche, ignorante des autres préoccupations humaines (politiques, éthiques, sociales...), elle s'égaré en tout terrain, sans direction précise, sujette aux pressions, aux modes, aux influences, et de ce fait gaspille une grande partie de son énergie et de ses ressources. Au rythme croissant et à l'extension mondiale qu'elle a pris dans les années 2000, la stratégie des moyens a, d'une part, perdu le contrôle d'elle-même - et c'est la crise actuelle - et, d'autre part, gravement épuisé ses propres ressources, cette matière même à partir de laquelle elle prétendait à son tour réaliser les rêves de l'humanité.

Il y a dans cette boulimie de production et de consommation le reflet d'une addiction au taux de croissance, critère unique, universel et

réducteur de mesure du progrès de l'humanité. Elle entraîne un véritable autisme sur les vrais problèmes des sociétés : en privilégiant le court terme, elle leur interdit de regarder leur avenir et de le préparer. Il y a en outre dans ce matérialisme rampant un immoralisme profond qui consiste à prélever et à dégrader sans se soucier du cadre de vie, ni pour aujourd'hui ni pour demain. L'absence de finalités rend parfois pervers l'usage des moyens, en tout cas insane l'économisme qui vise à la croissance matérielle quel qu'en soit le prix. La stratégie des moyens, naturellement immorale, n'est finalement pas meilleure que la stratégie des fins, profondément intolérante.

Nous sommes ainsi, d'une certaine façon, parvenus à la croisée des chemins. La stratégie des fins s'est déconsidérée tout au long du dernier siècle par sa contradiction fondamentale entre son supposé amour de l'humanité et son mépris pour les êtres humains, les fins et les moyens étant alors déconnectés les uns des autres. Seule alternative possible, la stratégie des moyens s'est rapidement épuisée à vouloir satisfaire les besoins insatiables des individus, créant entre eux de nouvelles inégalités, provoquant d'autres rivalités, négligeant en fait le concept qui réunit toutes les vertus, celui d'humanité. Des sociétés qui n'osent plus se poser la question de leur avenir, qui jouissent du temps présent et évacuent toute idée perturbante et discutable de projet, ne sont plus capables de distinguer entre les moyens : ceux qui sont nécessaires et qu'il faut mettre en œuvre parce qu'ils engagent l'avenir, ceux qui paraissent utiles à satisfaire les besoins - les modes ? - du moment et qui embellissent le présent. En réalité, en l'absence de finalités, tout devient essentiel et plus rien n'a d'importance ; les hommes font ce qu'ils veulent, suivant leurs appétits et leurs intérêts, les bonus des banquiers en étant la plus symbolique illustration.

En 2010, on peut dire, à bien des égards, que la question des fins et des moyens ne se pose plus : ils sont les uns et les autres en échec en tant que moteur stratégique. Et l'on est bien en peine aujourd'hui de porter quelque jugement que ce soit sur la supériorité des uns sur les autres ou sur la justification des uns par les autres.

Cela dit, l'absence de finalités et l'épuisement du monde (eau, air, terre...) nous placent dans une situation inédite qui ne sera pas tenable

longtemps. Tout simplement parce que le monde bouge et qu'il faut vivre ! On en sortira, soit par un retour toujours possible d'idéologies toujours excessives, soit par une fuite en avant dans la technique, soit encore par une combinaison redoutable des deux. Ce que certains redoutent en Iran : l'islamisme « et » la bombe !

La troisième voie ou l'équilibre stratégique

Réhabiliter la stratégie des moyens n'a pas de sens ; ce serait provocateur et mortel à terme. La seule solution digne et porteuse de valeur c'est de retrouver des finalités qui nous soient extérieures, qui nous propulsent sur le long terme, qui nous donnent à réfléchir et à rêver. Cela signifie qu'il nous faut repenser entièrement un monde qui s'est égaré en rase campagne depuis plusieurs décennies et qu'il faut le réorienter et le remettre « en » piste.

Au début du XX^e siècle, Oswald Spengler avait annoncé, après d'autres, le *Déclin de l'Occident*, déclin auquel nous sommes enfin parvenus après de nombreux soubresauts mais dans des conditions bien différentes de celles qu'il avait prévues, puisque cet épuisement de la civilisation occidentale s'accompagne d'une crise mondiale ; si déclin il y a, c'est bien de « déclin du système-monde » dont il faut parler. L'influence occidentale a été telle, en effet, ces dernières décennies, qu'elle a irrigué le monde en bien comme en moins bien, mais ce faisant, sur un aussi vaste chantier, en s'essoufflant. Si on y ajoute les effets de ses erreurs et de ses excès, l'Occident a fortement contribué à mettre en question la mondialisation dont il était porteur.

Mais ce thème du déclin n'est pas seulement négatif. Il tend à mettre en cohérence les diverses civilisations et à les entraîner sur une pente unique, fut-elle critique. Il annonce surtout le passage à autre chose, celle-ci pouvant être la « renaissance » dans la culture occidentale, la « transformation » selon la tradition asiatique et chinoise. Le déclin du monde actuel, visible dans tous les domaines, stigmatisé par l'échec de la gouvernance mondiale, manifesté par les errements de la finance et de l'économie, symbolisé par l'effondrement des valeurs morales, ce déclin doit finalement être considéré comme une bonne nouvelle. Nous allons pouvoir reconstruire sur des bases plus solides et plus saines, et surtout

nous pouvons envisager de le faire « tous ensemble », non plus avec les sempiternels pays occidentaux, mais toutes civilisations convergentes à défaut d'être rassemblées, et pour sept milliards d'êtres humains.

Le monde est dans un tel état de désynchronisation – entre *ante* et *post*-modernes – que poursuivre ou laisser faire dans les divagations actuelles ne peut que conduire à la catastrophe, une forme de guerre entre les Grands du moment en étant l'échéance probable. Puisque l'opportunité nous en est donnée par la situation présente, il faut tenter de remettre les curseurs au centre du dispositif et cesser le jeu suicidaire des stratégies du tout ou rien. La stratégie - façon d'agir ensemble - n'a de sens aujourd'hui qu'à l'échelle de la planète. La poursuite d'une mondialisation pacifique sinon harmonieuse nécessite de retrouver des modes d'action raisonnables et donc limités.

Puisque, échecs et déclin aidant, la question « stratégie des fins versus stratégie des moyens » ne se pose plus, profitons de cette aubaine et considérons-la comme un « acquis stratégique ». Pour ce faire, faisons en sorte que, dans le cadre d'une dialectique renouvelée des fins et des moyens, les unes et les autres soient précisément redéfinis et cantonnés, et cohérents entre eux. Qu'on ait, comme le dit la sagesse populaire « la politique de ses moyens », ce qui n'interdit nullement en parallèle de se donner les moyens de faire une autre politique.

S'agissant des fins, il faut lever l'ambiguïté entre trois termes : *finalités* par natures supérieures, virtuelles et utopiques qui correspondent à un idéal comme le bonheur, l'égalité, la liberté...mais vers lesquelles il faut tendre et auxquelles il faut continuer de croire ; *buts* qui sont lointains mais atteignables comme l'unité, l'indépendance, le bien-être... et qu'on peut traduire en projets, par exemple de société ; *objectifs* réalistes qu'on peut toujours décliner du plus proche au plus lointain en termes de plans et de programmes et qui n'ont de valeur que s'ils s'inscrivent dans le cadre des fins et dans la perspective du projet.

Cette continuité entre objectifs et fins est nécessaire pour échelonner l'avenir, le rendre à la fois accessible et irénique, à portée de main et dans les étoiles. Entre les objectifs tangibles et les fins virtuelles, le plus important est à dessiner : *l'itinéraire stratégique*, qui permet le passage à l'externalité, la zone ambiguë de transition du possible au souhaitable et

où l'on peut dérapier en l'absence de garde-fous. Ce que disait Raymond Aron demeure profondément juste et nécessaire : « Les limites de la politique considérée comme combinaison de moyens efficaces en vue de fins souhaitables ». Tout l'art de l'action d'ensemble est, au-delà de la détermination de l'itinéraire, dans le choix des *étapes* qui le jalonnent et qui décrivent la montée en puissance vers les fins recherchées.

Dans la mesure où ce travail sur les finalités, et sur le chemin qui y conduit, est effectué en respectant les principes de l'action et les valeurs de l'humanité, la question des moyens, pour importante qu'elle soit, décisive même, n'en demeure pas moins seconde. Mais cela ne doit pas empêcher, bien au contraire, de poursuivre sur la voie du progrès scientifique et technique, d'offrir aux stratèges une panoplie élargie de moyens toujours plus divers, capables bien sûr d'aider à réaliser plans, programmes et projets dans le cadre des finalités, mais aussi porteurs d'innovation et de réévaluation permanente des objectifs et des buts.

La stratégie des fins n'est jamais morte et de nouvelles idéologies tentent de s'imposer : l'écologisme en est l'exemple contemporain qui sème la terreur et procède par interdits, privant l'humanité de moyens qui lui seront indispensables pour survivre, dans les domaines de l'énergie (nucléaire) et de l'alimentation (OGM). Comme la dictature des moyens (financiers entre autres) est tout sauf anéantie, le combat pour remettre en selle une dialectique des fins et des moyens ainsi qu'un véritable équilibre stratégique mondial est loin d'être gagné. C'est pourtant à cette seule condition que la fin justifiera les moyens d'y parvenir et que l'humanité reprendra espoir.

Ce texte a été publié dans le numéro 40 d'AGIR, en décembre 2009.